ÆSTHETICA IN NUCE

Rhapsodie en prose kabbalistique

par

J. G. HAMANN

PRÉLUDE

Une rhapsodie où sont brusquement attaqués tous les tons l'un après l'autre ; où les motifs s'enchaînent en des intervalles qui sont autant d'infractions aux règles sacrées de la composition. Comment y préluder, sans altérer la succession de ces épisodes qui ne se veut justiciable que d'elle-même? On écrira donc simplement ici quelques « mesures » pour rien. A qui veut comprendre, *l'interprète d'autres* rhapsodies *fixe cette loi que le rhapsode de l'*Aesthetica *eût saluée comme sienne* : « *Les* Rhapsodies *multiplieront leurs perspectives pour chacun de ceux qui auront commencé par se rendre intérieurs à leur genèse* [1] ».

Puisque le surnom de « Mage du Nord » accompagne rituellement toute évocation de Hamann, et puisqu'il s'en enchantait lui-même, prenons-le comme la meilleure information qu'il puisse nous donner. Aussi bien, le titre d'une œuvre valait-elle à ses yeux comme l'authentique signature. Car, si nous voulons découvrir la nudité cachée sous ce vêtement, qu'apprendrons-nous? Hamann est un citoyen de Königsberg, un concitoyen de Kant (il est né en 1730 *et mort en* 1788*), un petit fonctionnaire de l'Administration des douanes où il besogne de longues heures chaque jour comme secrétaire-traducteur. Il est aussi un des premiers collaborateurs de la « Gazette savante et politique de Königsberg ». Et que laisse-t-il? Même pas un vrai livre. Une cinquantaine d'opuscules et une correspondance massive, dont nous n'avons même pas encore une édition intégrale. Mais ce même homme a une lecture prodigieuse ; toujours prêt à tenter l'aventure d'une nouvelle langue pour en explorer le monde ; idées, projets et esquisses luisent en éclairs, s'embrasent, s'entre-déchirent, illuminent un instant le terme lointain d'une route où ses pas ne pourront le porter. Il lutte avec la « nudité d'un gymnosophiste » contre les critiques berlinois, les philosophes rationalistes, les jésuites et les académiciens. Il suscite des amitiés, des vocations et des enthousiasmes. Et pourtant il mourra comme entraîné et débordé par le torrent de ses visions, sans avoir pu vraiment donner la « nouvelle édition » de l'âme humaine, et sans qu'un disciple ne recueille vraiment son esprit et son héritage, pas même Herder.*

*La rhapsodie de l'*Æsthetica in Nuce *appartient à une série d'opuscules*

1. Joseph BARUZI, *Liszt et la musique populaire et tzigane*. Paris, 1937, p. 12.

dont le lien est à son tour purement rhapsodique : c'est le recueil publié en 1762 *sous le titre de* Croisades du Philologue. *Et ce seul titre esquisse déjà tout le programme de Hamann. Il paraît trois ans après les* Mémoires socratiques (1759), *l'œuvre de jeunesse à laquelle semble s'être tout particulièrement arrêté Kierkegaard qui, lui, eut le droit de revendiquer une partie du moins de l'héritage hamannien. L'œuvre s'achèvera quelque vingt-cinq ans plus tard par l'émouvante « Lettre volante », le psaume de ses luttes, de ses défaites et de ses triomphes, le testament et la transfiguration du « prédicateur dans le désert »*

Pourquoi le Mage *se nomme-t-il au début de sa carrière le* Philologue ? *Ces deux noms rapprochés comme deux motifs nous informent l'un par l'autre de ce que seront ici* magie *et* philologie. *« Parler, c'est traduire », va-t-il nous être annoncé bientôt.*

Il faut entendre cet acte de traduire *comme l'acte absolument primitif, non pas comme le déchiffrement d'un texte déjà donné et imposé, mais comme l'apparition même des choses, leur révélation par leur nomination. Ce n'est donc pas un hasard si les épisodes platoniciens, inscrits en marge du texte, proviennent essentiellement du* Cratyle, *du* Phèdre, *et de* Ion. *Le rhapsode est l'herméneute, celui qui vient « signifier » les choses. Voilà pourquoi encore les motifs tirés de Bacon se feront entendre à deux reprises comme une basse puissante, supportant toute la structure. La technique herméneutique s'y esquisse, la communion du sens littéral et du sens intérieur dans une signification unique : le sens prophétique. Et lorsque Hamann parle de Nature et de belle Nature, il ne faut jamais oublier, avant de voir en lui le précurseur de mouvements qu'il n'eût pas reconnus, que si la Nature est pour lui un texte prophétique, c'est qu'elle recèle en elle la* communicatio idiomatum, *la coïncidence des contraires, parce qu'elle est elle-même la Parole dont elle est faite. En fin de compte, si Hamann reconnaît le prophète Ezéchiel comme étant, lui, l'Historien, c'est que le propos de Hamann nettement formulé et toujours repris, était unique : restaurer l'authentique esprit de Luther et de sa Réformation.*

Mais qu'y voyait-il? Justement le type d'une théologie qui ne veut connaître Dieu que dans son contraire, dans ce qu'il n'est pas, et toute sa philologie *tend à répéter la simultanéité contradictoire du voilé et du dévoilé. Alors peut-être, tout le secret de ce titre :* Æsthetica in nuce ! *Si notre théologie est incapable de dépasser la mythologie, va-t-il dire, n'en parlons plus, ce sera elle aussi, une pure science, comme toutes les autres, de la Mémoire. Elle aura d'ores et déjà sombré dans la Nuit sans aurore, jamais elle ne verra le crépuscule matinal, ni se lever le « Dernier Jour ». Mais si elle est vraiment la révélation du Logos par lui-même, dans le vêtement de la Parole adressée à des créatures, toute créature doit alors être comprise comme prophétisante. La situation du Rhapsode de l'Aesthetica est donc bien d'être placé comme une «* Noix *» entre les vivants et les morts, et sa seule vocation est une vocation de Prophète, parce qu'il ne peut être question d'aller chercher les vivants* chez les morts. *L'homme n'est point justifié par ses œuvres, c'est-à-dire par tout son* passé, *par tout ce*

qui s'est accumulé derrière lui ; seule une grâce divine l'absolvant de lui-même, le fait absous, *c'est-à-dire* absolu, *du passé et de la mort.*

Il eût fallu sans doute une puissance gigantesque de travail pour construire l'édifice ainsi inspiré par l'esprit de Luther, tel que voulait le retrouver Hamann, à sa source, avant la divergence des courants recélant séparément la puissance dogmatique de l'orthodoxie, la subjectivité du piétisme et la spéculation d'un Jacob Boehme. Mais Hegel ne s'est pas trompé sur la grandeur du dessein, dans le très long article qu'il a consacré au Mage. Hamann y a succombé. Le constructeur, ce fut Hegel. Seulement Hamann ne se serait peut-être pas retrouvé chez lui dans la maison hégélienne [1].

HENRY CORBIN.

1. La traduction de l'*Æsthetica in Nuce* a été établie d'après l'édition de Friedrich Roth : *Hamann's Schriften*, Berlin, 1821, 2ter Theil, pp. 255-308. Une ou deux coupures de quelques lignes — des allusions — ont dû être faites. Toutes les particularités typographiques ne pouvaient être reproduites ; on s'est conformé à l'usage courant dans les publications anthologiques plus récentes des textes de Hamann. Les citations de Platon et de Bacon sont faites par Hamann respectivement dans les textes grec et latin ; il a paru préférable de tout présenter ici en français. Les annotations de Hamann ont été toutes maintenues ; elles occupent souvent une place aussi importante que le texte, mais pour cette pensée avançant par bonds et par heurts, elles sont les phrases de modulation, le passage sous-entendu d'un ton à l'autre. Les notes du traducteur ont été groupées à la fin. Elles ne prétendent pas tenir lieu du commentaire qu'eût exigé la présentation, pour la première fois en français, d'un texte suivi de Hamann. Mais c'est à chaque lecteur d'aller chercher la *clef* de ce texte, là même où Hamann lui indique qu'elle se trouve.

Livre des Juges, V, 30 : « Du butin en vêtements de couleur brodés, Un vêtement de couleur, deux vêtements brodés, pour le cou du vainqueur. »

Elihu dans le livre de Job, XXXII, 19-22 : « Mon cœur est comme un vin qui n'a pas d'issue, comme des outres neuves qui vont éclater. — Je parlerai pour respirer à l'aise, j'ouvrirai mes lèvres et je répondrai. — Je n'aurai point égard à l'apparence et je ne flatterai personne. — Car je ne sais pas flatter, mon Créateur m'enlèverait bien vite. »

Horace : Odi *profanum vulgus et arceo.*
Favete *linguis!* carmina non prius
Audita, Musarum *sacerdos*,
Virginibus puerisque canto (*a*).

Non pas une lyre ! Non pas un pinceau !... Une pelle pour ma muse qui doit balayer le parvis de la sainte littérature !... Salut à l'archange sur les reliques de la langue de Kanaan (*b*) ! C'est sur de « blanches ânesses » qu'il triomphe à la course [1], mais le sage Ignorant de la Grèce emprunte à Eutyphron [2] de fiers étalons pour la dispute philologique.

1. Livre des Juges V, 10 (Cantique de Débora).

2. Cf. le *Cratyle* de Platon. — « *Hermogène* : Le fait est, Socrate que tu m'as tout bonnement l'air, à la façon des inspirés, de te mettre soudain à chanter des oracles. — *Socrate* : Oui, Hermogène, et c'est surtout à Eutyphron, du dème de Prospalte, que j'attribue mon accès de sagesse. Dès l'aurore, je suis longtemps resté avec lui, et je prêtais l'oreille à ses propos. Peut-être l'inspiration qui l'agitait n'a-t-elle pas seulement empli mes oreilles de cette divine sagesse, mais s'est-elle encore emparée de mon âme. Voici donc, à mon avis, comment il faut faire : pour aujourd'hui l'utiliser..., demain, si vous en êtes d'accord avec moi, nous l'exorciserons et nous nous en purifierons, après avoir découvert un homme habile à ce genre de purification, soit un prêtre, soit un sophiste... Mais propose moi d'autres problèmes à ta convenance, et tu verras ce que valent les *chevaux d'Eutyphron* » (*c*).

La poésie est la langue maternelle du genre humain : comme le jardinage est antérieur à la culture des champs, la peinture à l'écriture, le chant à la déclamation, les discours en similitudes aux raisonnements [1], le troc au commerce. Un profond sommeil était le repos de nos premiers parents, et leur mouvement, une danse chancelante. Sept jours ils se tinrent ainsi dans le silence de la méditation ou de la stupeur, puis ils ouvrirent leurs lèvres pour des discours ailés.

Les sens et les passions ne parlent et ne comprennent rien que des images. C'est en images que consiste tout le trésor de la connaissance humaine et du bonheur humain. La première explosion de la Création et la première impression qu'en reçoive son historien ; la première manifestation et la première jouissance de la Nature sont réunies dans cette parole : *Que la lumière soit !* C'est par là que commence la sensation de la présence des choses [2].

Finalement, Dieu couronna la révélation sensible de sa gloire par le chef-d'œuvre de l'être humain. — Il créa l'homme en forme divine, — à l'image de Dieu Il le créa. Cette décision de l'Auteur résout les nœuds les plus compliqués de la nature humaine et de sa destination. D'aveugles païens ont reconnu l'*invisibilité* que l'homme a en commun avec Dieu. La figure voilée du corps, la face de la tête et l'extrémité des bras, sont le schéma visible dans lequel nous nous avançons ; en réalité pourtant, ce n'est rien qu'un indice de l'*homme caché* en nous. — *Exemplumque Dei quisque est in imagine parva* [3].

La première nourriture fut tirée du règne végétal ; le lait des Anciens, le vin ; le plus ancien art poétique, son savant scholiaste l'appelle un art *botanique* [4], en application de la fable racontée par Jotham et par Joas [5]. De même, le premier vêtement de l'homme fût une rhapsodie de feuilles de figuier.

Mais le Seigneur Dieu leur fit des robes de peau et il les en revêtit (Genèse III, 21), eux, nos premiers parents, à qui la connaissance du bien et du mal avait enseigné la pudeur. Si la nécessité était l'in-

1. « De même que les hiéroglyphes sont antérieurs aux lettres, ainsi les paraboles sont antérieures aux raisonnements », déclare Bacon, mon Eutyphron

2. « Car tout ce qui est manifesté, est lumière ». (*Ephésiens*, V, 13).

3. Manilius, *Astronomiae lib.* IV.

4. « Puisque la poésie est une *plante* qui a comme germé sans semence connue d'une terre luxuriante, puis a grandi et s'est étendue sur toutes les autres doctrines ». Bacon, *de Augm. Scient.* Lib. II, cap. 13. On pourra comparer aussi les remarques de Johann David Michaelis sur le livre de Robert Lowth, *De sacra poesi praelectiones academicae Oxonii habitae.*

5. Cf. Livre des Juges, IX, 7 et 2e livre des Chroniques, XXV, 18.

ventrice des commodités et des arts, on aurait alors quelque raison de s'étonner que la mode de se vêtir, et de se vêtir de peaux d'animaux, ait pu naître chez les Orientaux. Puis-je risquer une conjecture que je tiens du moins pour ingénieuse ? L'origine de cet habillement, je la place dans la modalité générale des caractères animaux dont Adam eut une connaissance familière par son commerce avec l'ancien poète, celui qui s'appelle Abaddon dans la langue de Kanaan, et Apollyon dans la langue hellénique (Apocalypse IX, 11, « l'ange de l'abîme !) — modalité qui poussa le premier homme à transmettre à la postérité, sous la dépouille empruntée, une connaissance intuitive des événements *passés* et *à venir*.

Parle, que je te voie ! Ce souhait fut accompli par la Création, qui est un discours à la créature par la créature ; car un jour le dit à l'autre, et une nuit l'annonce à l'autre. La parole de la Création traverse tous les climats jusqu'à la fin du monde, et dans chaque idiome on entend sa voix. Mais la faute peut en être où elle veut, *en dehors de nous ou en nous* : il ne reste plus rien d'autre à notre usage dans la Nature que des fragments, *disjecta membra poetae*. Les rassembler, voilà la tâche du savant ; les *interpréter*, celle du philosophe ; les imiter [1], ou avec plus d'audace encore ! — les mettre en forme, celle du poète.

Parler, c'est *traduire*... d'une langue angélique en une langue humaine, c'est-à-dire des pensées en des mots, des choses en des noms, des images en des signes, qui peuvent être poétiques ou kyriologiques [2], historiques ou hiéroglyphiques, philosophiques ou caractéristiques [3].

1. « *Rescisso* discas componere *nomine* versum ;
Lucilii *vatis* sic imitator eris ».
Ausone, *Epist.* V.

2. Pour éclaircissement, on peut consulter Wachter, *Naturæ et scripturæ concordiæ. Commentatio de litteris ac numeris primævis aliisque rebus memorabilibus cum ortu litterarum conjunctis.* Leipzig, 1752, le I[er] chapitre.

3. C'est de cette dernière espèce de signes qu'il faut entendre le passage suivant de Pétrone, que je me vois forcé de citer dans son contexte, pour le cas où on voudrait le prendre comme une satyre du Philologue lui-même et de ses contemporains. « Récemment ce bavardage creux et déréglé a émigré d'Asie à Athènes, et a soufflé sur l'esprit des jeunes gens comme une émanation de quelque astre malin, en même temps que la règle corrompue de l'éloquence était frappée d'arrêt et de mutisme. Qui donc alors approcha de la suprême réputation de Thucydide ? (on l'appelle le Pindare de l'Histoire). Qui donc approcha de celle d'Hypéride ? (celui qui mettait à nu le sein de Phryné, pour persuader les juges de sa bonne cause). Non, pas même un poème n'a brillé d'un sain éclat ; mais de toutes choses, comme nourries de la même pâture, aucune n'a pu mûrir jusqu'à la vieillesse. La *peinture* également n'a pas eu d'autre issue, alors que

Ce dernier mode de traduction — je veux dire ce mode de *parler* — concorde plus qu'aucun autre avec l'envers d'une tapisserie : *And shews the stuff, but not the* workman's *skill*, ou avec une éclipse de soleil qui serait observée dans un vase plein d'eau [1].

Le flambeau de Moïse illumine même le monde *intellectuel*, qui, lui aussi, a son *ciel* et sa *terre*. C'est pourquoi Bacon compare les sciences avec les eaux qui sont *au-dessus* et *au-dessous* de notre atmosphère. Celles-là sont une mer de verre, comme un cristal mélangé de feu ; celles-ci par contre sont de petites nuées émergeant de la mer comme une main d'homme.

La création de la scène [c'est-à-dire le monde] est à la création de l'homme ce que la poésie épique est à la poésie dramatique. La première est advenue par la *Parole*, la seconde par l'*Action*. Cœur ! sois comme une mer silencieuse. Ecoute la Décision : Faisons l'homme, une image, qui soit semblable à nous qui régnons là. Vois l'Action : Et le Seigneur Dieu fit l'homme d'une masse de glèbe. — Compare Décision et Action, et adore avec le psalmiste Celui qui parle une Parole qui a puissance [2] ; adore le jardinier supposé [3] avec celle qui fut l'évangéliste des disciples ; adore le libre potier [4] avec l'apôtre des philosophes helléniques et des docteurs de la Loi talmudique.

L'Adam hiéroglyphique est l'histoire de toute l'espèce dans la roue symbolique, et le caractère d'Ève l'original de la belle Nature et de l'économie systématique, qui n'est point inscrite sur un bandeau qu'on porterait sur le front d'après les efforts d'une « sainteté méthodique », mais qui est formée en bas, *sous terre*, — et qui reste cachée dans les entrailles, dans les reins des choses mêmes.

Virtuoses de l'Æon présent, vous sur qui le Seigneur Dieu fait tomber un profond sommeil ! Vous, les nobles au petit nombre : mettez à profit ce sommeil, et d'une côte de cet Endymion édifiez la

l'audace des Egyptiens avait inventé un abrégé d'un si grand art ». Que l'on compare ici la profonde prophétie que Socrate met sur les lèvres du roi Thammouz à propos de l'invention de Theut, au point que Phèdre s'écrie : « Quelle facilité tu as, Socrate, à composer des histoires égyptiennes ou de toute autre contrée qu'il pourrait te plaire » (*d*).

1. La première métaphore est du C[te] de Roscommon, dans son *Essay on translated verse ;* l'autre est empruntée à l'excellent hebdomadaire *The Adventurer.* Mais là, elles sont employées *ad illustrationem*, pour la garniture de la robe ; ici, *ad involucrum*, comme chemise sur le corps nu, ainsi que la Muse d'Eutyphron enseigne à distinguer.

2. Psaume XXXIII, 9.

3. Jean XX, 15-17.

4. Romains IX, 21.

dernière édition de l'âme humaine, que le barde des *Chants nocturnes* [1] entrevit, mais de loin, en son rêve du matin. Le prochain Æon s'éveillera comme un géant de son ivresse, pour embrasser votre Muse et témoigner d'elle par des cris d'allégresse : *Voici l'os de mes os et la chair de ma chair.*

Si jamais la présente rhapsodie devait être examinée au passage par un lévite de la moderne littérature, je sais par avance qu'il se signera comme Saint Pierre [2] devant « la grande nappe attachée aux quatre coins », dans laquelle il vit d'un regard « tous les quadrupèdes et les reptiles de la terre et les oiseaux du ciel ». Oh ! non, « possédé Samaritain » — ainsi le lévite grondera-t-il le Philologue en son cœur — nulle expression commune, nuls vases impurs ne conviennent au lecteur d'un goût orthodoxe. Impossibilissimum est, *communia proprie* dicere...

La hideur légendaire du vieux phrygien n'est pas, tant s'en faut, aussi insupportable à la vue que la beauté esthétique d'Esope le Jeune. Cette année, l'ode typique d'Horace à Ariste [3] s'est accomplie, si bien qu'un chantre de Lalagé au doux sourire, et dont les baisers sont encore plus doux que les sourires, a transformé en galants des monstres des Monts-Sabins, d'Apulée et de Mauritanie. — On peut, certes, être un homme, sans avoir besoin pour cela de devenir un auteur. Mais quiconque exige des bons amis qu'ils se représentent l'écrivain sans se représenter l'homme, celui-là est disposé à des abstractions plus poétiques que philosophiques. Ne vous risquez donc pas dans la métaphysique des beaux-arts, sans être accomplis dans les Orgies [4] et les mystères d'Eleusis. Or, les sens sont Cérès, et les passions, antiques parents et tuteurs de la belle Nature, Dionysos.

Bacche ! veni dulcisque tuis e cornibus uva
Pendeat, et spicis tempora cinge Ceres! [5]

Au cas où cette rhapsodie aurait l'honneur d'échoir au jugement d'un maître en Israël : allons à sa rencontre en une prosopopée sacrée, qui sera la bienvenue aussi bien dans le royaume des morts que dans le royaume des vivants : *si* NUX *modo ponor in illis* (*f*).

1. Voir le message du Dr Young à l'auteur du *Grandison* sur les ouvrages originaux.
2. Actes des Apôtres, X, 11-16.
3. Livre I, ode 22.
4. « Orgia nec Pentheum nec Orpheum tolerant » Bacon, *de Augm. Scient.* lib. II, cap. 13.
5. Tibulle, livre II, élégie I.

Très docte et savant Rabbi ! (*g*)

Le postillon du Saint-Empire romain qui porte comme devise sur l'écusson de ses armes : *relata refero* (*h*), a excité ma convoitise pour la seconde partie des homélies *De Sacra poesi Hebraeorum.* Je me consume, et j'ai attendu vainement (*i*) jusqu'aujourd'hui, comme la mère du chef des armées de Hatzor, « qui par la fenêtre, à travers le treillis, regarde et s'écrie : Pourquoi son char tarde-t-il à venir ? Pourquoi ses chars vont-ils si lentement ? » [1] Ne prenez donc pas en mal, si comme le fantôme dans *Hamlet*, je parle avec vous *par signes*, jusqu'à ce que j'ai un temps plus favorable pour m'expliquer par *sermones fideles* [2].

1. *Livre des Juges*, V, 28.
2. Cf. *Evang. de Jean*, III, 11. — Une ignorance tout à fait grossière s'avisera peut-être de s'enthousiasmer ou au contraire de crier au scandale, devant l'imitation ici présente du style kabbalistique ; enthousiasme et scandale que l'on cherche à prévenir par la citation du passage suivant : « Deux *excès* interviennent dans le mode de l'*herméneutique*. L'un d'eux présuppose la perfection dans les Ecritures, au point que toute philosophie doive également être demandée à leurs sources, comme si tout autre philosophie était chose profane et païenne. Ce zèle intempestif s'est affirmé principalement dans l'école de Paracelse et chez quelques autres ; les débuts en remontent aux rabbins et aux *kabbalistes*. Mais les hommes de cette sorte n'obtiennent pas ce qu'ils veulent ; ils ne rendent point honneur aux Ecritures, ainsi qu'ils l'imaginent, mais ils les rabaissent plutôt et les profanent. En effet, de même que chercher la *théologie* dans la *philosophie*, revient à *chercher les vivants parmi les morts ;* de même, chercher la *philosophie* dans la *théologie*, ce n'est pas autre chose que *chercher les morts parmi les vivants.* Un autre mode d'herméneutique (que nous tenons pour un excès) semble au premier abord sobre et chaste ; lui aussi, néanmoins, violente ces mêmes Ecritures et affecte l'Eglise d'un dommage multiple. Il consiste à expliquer les Ecritures divinement inspirées de la même façon que les écrits humains. Or, il faut se rappeler que s'il y a deux choses qui échappent aux intelligences humaines et qui sont, par contre, manifestes à Dieu, auteur des Ecritures, ce sont bien les *secrets du cœur* et les *successions du temps.* Les Ecritures étant telles qu'elles sont écrites *pour le cœur* et qu'elles embrassent les vicissitudes de *tous les siècles*, avec une prescience éternelle et sûre de toutes les hérésies, de toutes les contradictions, de l'état varié et muable de l'Eglise, tant en général que dans le cas particulier de chacun des élus ; elles ne doivent pas alors être interprétées uniquement selon la dimension de la largeur et selon le sens du passage immédiatement accessible, ni par rapport à l'occasion à laquelle les paroles ont été prononcées, ni en se limitant au contexte des mots qui précèdent et qui suivent, ni en contemplant le but principal de ce qui y a été dit ; mais elles doivent être interprétées de telle sorte que nous comprenions qu'elles renferment non seulement comme une totalité ou au sens collectif, mais aussi au sens distributif, même dans chacun des termes et des vocables, les innombrables ruisseaux de la doctrine, et les veines qui doivent irriguer jusqu'à chaque partie respective de l'Eglise, jusqu'à chacune des âmes des

Vous croirez bien sans preuve que l'*Orbis pictus* du célèbre enthousiaste, pédagogue et philologue Amos Comenius aussi bien que les *Exercitia* de Muzellius sont des livres beaucoup trop savants pour des enfants qui s'exercent encore à épeler le b, a, ba. Et en vérité, en vérité, en vérité, il faut que nous devenions des enfants si nous devons recevoir l'Esprit de Vérité que le monde ne peut saisir car il ne le voit pas, et, dût-il même le voir, ne reconnaît pas. Pardonnez à la folie de mon style, qui rime aussi peu avec le mathématique péché originel de vos écrits antérieurs, qu'avec la brillante renaissance de vos œuvres plus récentes ; pardonnez-lui, si j'emprunte un exemple à l'abécédaire qui, sans doute, doit être plus vieux que la Bible. Les éléments de l'A-B-C perdent-ils leur signification naturelle si, dans la composition infinie de signes arbitraires, ils nous font souvenir d'*Idées* qui, si elles ne sont pas dans le Ciel, sont pourtant dans le cerveau ? — S'il arrive que la justice d'un docteur de la Loi, toute cette justice qui s'enorgueillit de ses *mérites propres*, soit érigée sur le cadavre de la Lettre, qu'est-ce que l'*Esprit* aura à en dire ? Doit-il donc n'être rien d'autre que le chambellan de la lettre morte ou même le simple écuyer de la lettre qui tue ? Dieu nous en garde ! — Grâce à votre pénétration étendue dans les choses physiques, vous savez mieux encore qu'il ne m'est possible de vous le rappeler, que le *Vent* souffle où il veut... Malgré que l'on entende son sifflement, c'est au coq tournoyant sur les clochers que l'on juge d'où il vient et où il va.

Ah scelus indignum ! solvetur litera dives ?
Frangatur potius legum *veneranda potestas.*
Liber *et alma* Ceres *succurrite !* [1]

fidèles. On a observé avec raison que les *réponses* de notre Sauveur à un grand nombre de questions qui lui étaient proposées, ne touchaient pas au fond, mais étaient pour ainsi dire impertinentes. Ce dont la cause est double. *L'une* tient à ce que connaissant les pensées de ceux qui interrogeaient, non d'après les *paroles*, comme c'est notre habitude, mais de façon immédiate et de soi-même, c'est à leurs *pensées* qu'il répond, non à leurs paroles. *L'autre* tient à ce qu'il n'a pas seulement parlé à ceux qui étaient alors présents, mais à nous aussi, qui vivons maintenant, et à tous les hommes de tous les siècles et de tous les lieux, à qui il fallait à ce moment-là que l'Evangile fût prêché. Ce qui est démontré également dans d'autres passages de l'*Ecriture* ». Bacon, *de Augmentis Scientiorum*, lib. IX.

1. Edit poétique de l'empereur Octave Auguste, en vertu duquel le testament de Virgile *De abolenda Aeneide* devait être aboli. On peut souscrire des deux mains à ce que le Dr. George *Benson* a, il est vrai, faute de réflexion, de choix et d'onction, plutôt rassemblé comme dans une rafle que réellement mis en œuvre, concernant l'*unité du sens* (*j*). S'il avait bien voulu nous communiquer quelques propositions terrestres sur l'*unité de la leçon*, sa profondeur nous serait

Les opinions des philosophes sont des *Leçons* de la *Nature*, et les affirmations des théologiens des *Leçons* de l'*Ecriture*. L'Auteur est le meilleur *herméneute* de ses propres Paroles ? Il peut parler par des créatures, par des événements, ou « par du sang, du feu et une vapeur de fumée » [1], ce en quoi consiste le langage du Saint des saints.

Le « Livre de la Création » contient des exemples de concepts généraux que Dieu a voulu révéler à la créature par la créature ; les « Livres de l'Alliance » contiennent des exemples d'articles secrets que Dieu a voulu révéler aux hommes par des hommes. L'unité de l'auteur se reflète jusque dans le dialecte de ses œuvres ; en toutes, un seul *ton* d'une hauteur et d'une profondeur qui dépassent toute mesure. Une preuve de la majesté la plus glorieuse et en même temps de l'annihilation absolue. Un miracle de ce repos infini, qui rend Dieu si semblable au Néant, que l'on doit se faire conscience de nier son existence, ou bien être stupide comme les bêtes [2]. Mais en même temps miracle de

apparue de façon plus sensible. On ne peut parcourir sans un sourire très équivoque les quatre volumes de cette explication paraphrastique. Sont en outre manqués les fréquents passages où le Dr. Benson avec un grain de papisme dans sa propre prunelle, s'emporte contre les échardes de l'Eglise romaine, imitant nos Conseillers férus de théologie qui applaudissent bruyamment toute imagination aveugle et hâtive, par laquelle il est rendu gloire à la créature de préférence au Créateur. Pour commencer, il faudrait poser au Dr. Benson cette question : l'Unité ne peut-elle coexister avec la *multiplicité ?* Un amateur d'Homère court avec un dogmaticien aussi profond que Samuel *Clarke*, le même danger de perdre l'unité du sens. Les sens littéral ou *grammatical*, charnel ou dialectique, capernaïtique ou *historique* sont au plus haut degré *mystiques*, et dépendent de circonstances et d'incidences dues à l'instant, à l'esprit, à l'arbitraire, si bien qu'à moins de s'être *élevé jusqu'au ciel*, on ne peut *faire descendre* la clef de leur connaissance ; il ne faut reculer devant aucun voyage par delà les mers ni dans les parages de ces ombres qui depuis hier ou avant-hier, depuis cent ans ou depuis mille ans ont cru, ont parlé, ont souffert des mystères dont l'Histoire générale du monde ne nous donne que des nouvelles presque aussi insignifiantes que l'espace dont elle dispose sur la plus étroite des pierres tombales, ou que la nymphe Echo peut en retenir à la fois en sa laconique mémoire. Celui-là doit sans doute avoir la *clef du ciel et de l'enfer*, qui veut nous confier les projets que des écrivains riches de pensées ont martelées en un lieu *critique* pour la *conversion* de leurs frères incroyants. Parce que Moïse met la vie dans le sang, Esprit et Vie font frissonner d'horreur devant les Prophètes les rabbins baptisés ; alors le *sens littéral* est immolé ἐν παραβολῇ comme un enfant unique et chéri, et les ruisseaux de la sagesse orientale sont changés en *sang*. — L'application de ces pensées étouffées ne convient pas aux estomacs difficiles. « Les choses *abstraites* sont pour les débuts secrets ; les choses concrètes conviennent à la maturité », déclare Bengel, en son *Gnômon* (*k*).

1. Actes des Apôtres, II, 19.
2. Psaume LXXIII, 21-22.

cette puissance infinie, qui remplit tout en tout, au point que l'on ne saurait se sauver devant la conjonction de sa présence au fonds le plus intime.

S'il s'agit du goût du recueillement, lequel consiste dans l'*Esprit* philosophique et dans la *Vérité* poétique, et s'il s'agit de la « politique de la versification »[1], peut-on citer un témoin plus digne de créance que l'*immortel* Voltaire, qui en vient presque à proclamer la religion comme pierre angulaire de la poésie épique et ne déplore rien davantage que le fait pour sa religion d'être le reflet de la mythologie[2] ?

Bacon se représente la mythologie comme un jouvenceau ailé, enfant d'Eole, ayant le soleil dans le dos et des nuées pour marchepied, et qui par amusement souffle dans une flûte grecque[3]. Mais Voltaire, le grand-prêtre dans le « temple du Goût » tire des conclusions aussi impératives que Caïphe[4] et pense avec plus de fécondité qu'Hérode[5]. Si notre théologie, veuillé-je dire, ne vaut pas autant que la mythologie, alors il nous est simplement impossible d'atteindre à la poésie des Anciens, et encore moins de la dépasser, comme il serait tout-à-fait conforme à notre devoir et à notre vanité. Mais si

1. « La seule politique dans un poème doit être de faire de bons vers », déclare M. de Voltaire dans sa profession de foi sur l'épopée.

2. Quant à ce que M. de Voltaire peut bien entendre par « religion »... *Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.* Aussi bien le Philologue n'a-t-il pas davantage à en prendre souci que ses lecteurs. On peut bien tenir pour religion « les libertés de l'Eglise Gallicane » ou les fleurs de soufre du « naturalisme purifié » : les deux explications ne porteront ici aucun préjudice à l'unité du sens.

3. « Les fables mythologiques semblent être comme de légers souffles qui, des traditions de nations plus anciennes se seraient introduites dans la flûte des Grecs ». *De Augm. Scient.*, lib. II, cap. 13.

4. « Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages ; il ne lui faut que de la *mémoire* », dit un écrivain sur les lèvres de qui cette déclaration est une prophétie jetée à la face de M. de Voltaire... « Pourtant le défaut de mémoire siérait mal à un rhapsode de profession ». Socrate, dans le *Ion* de Platon (*l*).

5. Photius dans les *Quæstiones ad Amphilochium* cherche une prophétie dans les mots adressés par Hérode aux Sages de l'Orient : « Afin que je vienne, moi aussi, l'adorer ». Il les compare avec les paroles de Caïphe rapportées dans l'Evangile de Jean XI, 49-52 et fait cette remarque : « Il semble que d'autres paroles proférées par un mouvement d'âme méchant et sanguinaire, aient pris finalement aussi une valeur prophétique ». Photius voit dans Hérode un *Janus bifrons* qui par sa race représentait les Païens, et par sa dignité les Juifs [et dont les propos deviennent, malgré lui, prophétiques]. Combien d'imaginations perfides et vaines, dont font parade *maîtres* et *serviteurs*, prendraient pour nous une tout autre lumière, si de temps en temps nous pouvions songer à ceci : parlent-elles d'*elles-mêmes* ou bien doivent-elles être comprises comme *prophétisantes?* (*m*)

notre poésie n'est bonne à rien, alors notre *science historique* aura l'air encore plus maigre que les vaches de Pharaon ; contes de fées et gazettes de cour se chargeront de compenser le défaut de nos historiens. Quant à la philosophie, cela ne vaut absolument pas la peine d'y penser ; nous aurons d'autant plus de calendriers systématiques, plus encore qu'il n'y a de toiles d'araignées dans un château en ruines. Le premier fainéant venu qui a déjà du mal à entendre latin de cuisine et dialecte suisse, mais dont le nom est estampillé de tout ou moitié du nombre M de la Bête universitaire, entreprend de démontrer des mensonges tels que les bancs et les bûches qui sont assises dessus devraient crier à la violence ! si ces bancs avaient seulement des oreilles et si lesdites bûches que par une regrettable plaisanterie on appelle des « auditeurs », étaient seulement exercées à entendre avec leurs oreilles.

« Où est le fouet d'Eutyphron, attelage peureux ! que mon char ne reste pas embourbé... »

Mythologie par ci, mythologie par là ! La Poésie est une imitation de la belle Nature, et les révélations de Nieuwentyt, de Newton et de Buffon pourront-elles bien remplacer une mythologie qui a perdu son goût ? Sans doute elles *devraient* le faire, et même elles le feraient si elles le pouvaient. Pourquoi donc cela n'arrive-t-il pas ? Parce que c'est *impossible*, disent vos poètes.

La Nature agit par les sens et les passions. Celui qui en mutile les organes, comment pourrait-il la sentir ? Est-ce que des nerfs paralysés sont disposés au mouvement ?

La mortelle imposture de votre philosophie a supprimé la Nature ; pourquoi exigez-vous que nous l'imitions ? Pour que vous puissiez renouveler votre divertissement, en devenant aussi des meurtriers à l'égard des élèves de la Nature ?

Oui, subtils critiques ! vous demandez toujours ce qu'est la *vérité*, et vous ne faites jamais qu'étendre la main vers la porte, parce que vous ne pouvez attendre aucune réponse à cette question. Vos mains sont toujours lavées, que vous vouliez manger du pain ou que vous ayez rendu vos arrêts de mort. Ne demanderez-vous pas aussi : Par quoi avez-vous écarté la Nature de votre chemin ? — Bacon vous accuse de mutiler la Nature par vos abstractions. Bacon est un témoin de la Vérité ; fort bien ! jetez-lui des pierres, ruez-vous sur son ombre avec des mottes de terre et des boules de neige.

Lorsque règne une vérité *unique* telle le soleil, alors c'est le *Jour*. Si au lieu de cette unique vérité, vous en voyez autant qu'il y a de sable au bord de la mer, puis une « petite lumière » qui l'emporte en

éclat sur toute cette armée de soleils [1], alors c'est la *Nuit*, dont poètes et voleurs sont épris... Le *Poète* [2] au commencement des jours est *le même* que le *Voleur* [3] à la fin des jours.

Toutes les couleurs du plus beau des mondes pâlissent, dès que vous étouffez cette lumière, le premier-né de la Création. Si le ventre est votre Dieu, alors même les cheveux de votre tête se trouvent sous sa tutelle. Chaque créature devient tour à tour votre victime et votre idole. Soumise contre son gré — mais avec espérance — la création gémit sous la servitude ou sur la vanité [4]. Elle fait de son mieux pour échapper à votre tyrannie, et sous les étreintes les plus ardentes, elle languit après cette liberté avec laquelle les animaux prêtèrent hommage à Adam, lorsque Dieu les présenta à l'homme pour qu'il vît comment il les nommerait, car tels qu'Adam les nomma, ainsi ils devaient se nommer [5].

Cette analogie de l'homme avec le Créateur confère à toutes les créatures leur substance et leur physionomie, dont dépend la bonne foi dans toute la Nature. Plus vivante est dans notre cœur cette idée, « similitude du Dieu invisible » [6], plus capables sommes-nous de voir et de goûter son affabilité dans les créatures, de la considérer et de la saisir avec les mains. Chaque impression de la Nature dans l'homme n'est pas seulement un mémorial, mais un gage de la vérité fondamentale : *Qui est le Seigneur*. Chaque réaction de l'homme sur la créature est une lettre scellée de notre participation à la nature divine [7], l'attestation que « de Lui nous sommes la race » [8].

Oh ! une muse « comme le feu du fondeur, et comme la potasse des foulons » [9]. Elle osera purifier l'usage naturel des sens de l'usage contre-nature des abstractions [10], usage par lequel nos concepts des

1. «... micat inter omnes Julium sidus, velut inter ignes *Luna* minores ». Horace, Lib. I, Od. 12.
2. Ep. aux Corinthiens, IV, 6.
3. Apocalypse, XVI, 15 « Voici, je viens comme un voleur. Heureux celui qui veille ».
4. Cf. Ep. aux Rom., VIII, 21-22.
5. Gen., II, 19-20.
6. «... image du Dieu invisible ». Ep. aux Colossiens, I, 15.
7. «... participants de la nature divine ». Ep. de Pierre, I, 4.
8. 2e Actes des Apôtres, XVII, 28.
9. Malachie, III, 2.
10. Bacon, *de Interpretatione Naturæ et regno hominis*, Aphorisme 124. « Nous proclamons qu'il faut abolir de fond en comble les absurdes représentations du monde et les singeries, pour ainsi dire, que les imaginations des hommes ont accumulées dans les philosophies (dans les théories des sciences). C'est pourquoi les hommes doivent savoir quelle immense distance il y a entre

choses ont été aussi mutilés que le nom du Créateur a été étouffé et blasphémé. C'est à vous que je m'adresse, ô Grecs ! parce que vous vous croyez plus sages que les chambellans avec la clef gnostique : essayez une fois de lire l'Iliade, ayant fait tout d'abord abstraction des voyelles α et ω, et dites-moi votre opinion sur le sens et l'euphonie du poète.

Voyez ! la grande et la petite « massore » de la philosophie a submergé comme un déluge le texte de la Nature. Toutes ses beautés et richesses ne devraient-elles pas tourner en eau ? Pourtant vous faites de bien plus grands prodiges que ceux auxquels ont jamais pris plaisir les dieux [1], en persuadant le genre humain par des chênes [2] et des colonnes de sel, par des fables et des métamorphoses pétrifiées et alchimiques. Vous rendez aveugle la Nature, afin qu'elle soit votre guide, ou plutôt vous vous êtes vous-mêmes crevé les yeux par votre *épicurisme*, afin que l'on puisse vous tenir pour des prophètes qui inventent inspiration et interprétation ! Vous voulez régner sur la Nature, et vous vous liez vous-mêmes les pieds et les mains par votre *stoïcisme*, pour chanter d'un fausset d'autant plus pathétique en vos poèmes mêlés sur les liens du Destin pareils au diamant.

Si les passions sont des membres du déshonneur, cessent-elles pour cela d'être des armes de la virilité ? Comprenez-vous plus intelligemment la *lettre de la raison*, que ce directeur allégorique de l'Eglise d'Alexandrie ne comprenait la lettre de l'Ecriture, lorsqu'il se fit lui-même castrat en vue du royaume des cieux ? Ceux qui sont les plus

les *idoles* de l'esprit humain et les *idées* de l'Esprit divin. Les idoles de l'esprit humain ne sont rien d'autre que des abstractions arbitraires ; les *idées* de l'Esprit divin sont les sceaux authentiques (*vera signacula*) du Créateur sur les Créatures, en tant qu'ils sont imprimés et fixés dans la matière en traits véritables et choisis. C'est pourquoi les *choses* en leur ipséité intime (*ipsissimæ res*) sont *Vérité* et *Utilité* ; et les *œuvres* elles-mêmes doivent être prisées davantage comme des *gages de la Vérité* qu'en vue des *commodités de la vie* (à l'usage du ventre. ») Ailleurs Bacon répète cette pensée que l'on doit utiliser toutes les œuvres de la Nature non seulement comme des « bienfaits de la vie » mais comme des « gages de la Vérité ».

1. « Car les dieux aiment aussi s'amuser... » Socrate, dans le *Cratyle*.
2. Socrate dit à Phèdre : « C'était, mon cher, une tradition dans le sanctuaire de Zeus à Dodone, que d'un chêne étaient issues les premières révélations divinatoires. Ainsi donc, pour les gens de ce temps-là, pour eux qui n'étaient pas des savants à votre manière, à vous autres les jeunes, c'était assez, vu leur naïveté, d'écouter le langage d'un chêne ou d'une pierre, pourvu seulement qu'il fût véridique. Mais pour toi, ce qui sans doute importe surtout, c'est de savoir qui est celui qui parle et quel est son pays ? Cela ne te suffit pas, en effet, d'examiner si c'est bien comme cela qu'il en est, ou d'une autre façon ! » (*n*).

grands scélérats tournés contre eux-mêmes, le prince de cet Aeon en fait ses favoris ; ses fous, ce sont les pires ennemis de la belle Nature qui sans doute a des Corybantes et des Galles comme prêtraille, mais de forts esprits comme véritables adorateurs.

Un philosophe, comme Saül [1], impose des lois à des moines. La passion seule donne aux abstractions aussi bien qu'aux hypothèses des mains, des pieds, des ailes ; aux images et aux signes, elle donne esprit, vie et langage. Où trouver des raisonnements plus rapides ? où donc est engendré le tonnerre roulant de l'éloquence, et son compagnon, le monosyllabique éclair *(Blitz)* ? [2].

Pourquoi vous périphraserais-je, lecteurs ignorants, selon l'état, l'honneur et la dignité, une parole unique en paroles infinies, puisque vous pouvez observer vous-mêmes partout les phénomènes des passions dans la société humaine ; comment tout ce qui est encore lointain, rencontre un cœur dans la passion par une direction particulière ; comment chaque sentiment particulier s'étend au cercle de tous les objets extérieurs ; comment nous savons nous approprier les cas les plus généraux par une application personnelle, comment nous savons faire éclore chaque cas qui nous est propre pour qu'il devienne un théâtre public du ciel et de la terre. Chaque vérité individuelle grandit jusqu'à devenir surface de base, plus merveilleusement que la peau de bœuf de la légende ne couvrit le territoire d'un Etat ; elle devient un plan, plus vaste que l'hémisphère, elle maintient le sommet d'un point de vision. Bref, la perfection des projets, la vigueur de leur exécution ; la conception et la génération d'idées nouvelles et d'expressions nouvelles ; le travail et le repos du sage, sa consolation et son dégoût, sont enfouis dans le sein fécond des passions, cachés à nos sens.

Le *public* du Philologue, le monde de ses lecteurs, ressemble à cet auditoire que remplissait un seul Platon [3]. — Antimaque s'en alla consolé, ainsi qu'il est écrit : « Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo ! »

Précisément, on dirait que tout notre *apprendre* est un *ressouvenir*, car l'on nous renvoie toujours aux monuments des Anciens, on prétend former l'*esprit* par la *Mémoire*. Mais pourquoi s'en tient-on aux

1. 1er *Livre de Samuel*, XIV, 24.
2. « Brief as the lightning in the collied night,
That (in a *spleen*) unfolds heav' nand earth
And ere man has power to say : *Behold !*
The *jaws* of darkness to devour it up ».
Shakespeare, dans *Le Songe d'une Nuit d'été.*
3. « Car Platon, à lui *seul*, me tient lieu de tous ». Cicéron, dans le *Brutus*.

citernes percées des Grecs, et abandonne-t-on les sources les plus vivantes de l'Antiquité ? Nous ne savons peut-être pas même exactement ce que nous admirons chez les Grecs et les Romains jusqu'à l'idolatrie. De là vient cette « contradiction maudite » [1] dans nos livres symboliques, qui jusqu'à ce jour sont reliés délicatement en « peau de mouton », mais intérieurement — oui, *intérieurement* — sont remplis d'ossements desséchés, remplis d'un vice *hypo-critique* (*o*).

Nous sommes semblables à un homme qui contemple son propre visage dans un miroir, mais qui, après s'être contemplé, se sauve sur l'heure et oublie comment il était fait ; c'est de cette même façon que nous nous comportons avec les Anciens, — si même ce n'est pas comme un peintre procédant à son propre portrait. — Narcisse (ce bulbe des beaux esprits) préfère sa propre *image* à sa propre *vie* [2].

« Le Salut vient des Juifs ». Je ne les connaissais pas encore, mais il me tardait de trouver dans leurs écrits philosophiques des notions plus saines — pour votre confusion — ô chrétiens ! Vous sentez aussi peu l'aiguillon du « beau nom dont vous êtes nommés » [3], que vous ne sentez l'honneur que Dieu s'est fait du nom rebutant de « fils de l'homme ».

Nature et *Ecriture* sont les matériaux de l'Esprit qui est bon, qui est créateur et émule de l'Auteur. Bacon compare la Matière à Pénélope ; ses impudents prétendants, ce sont les philosophes et les docteurs de la Loi. L'histoire du mendiant qui apparut à la cour d'Ithaque, vous la savez ; Homère ne l'a-t-il pas traduite en vers grecs et Pope en vers anglais ?

Comment donc réveillerons-nous d'entre les morts la *langue morte* de la Nature ? — Par des pélerinages vers l'Arabie heureuse, par des croisades vers l'Orient et par une restauration de sa magie qu'il nous faut reconquérir par une ruse de vieille femme, parce qu'elle est la meilleure. — Baissez les yeux, paresseux, et lisez ce que Bacon, en poète, dit de la magie [4]. Mais parce que vos pieds de soie, dans vos

1. Psaume LIX, 13 : « Ils ne profèrent que malédictions et mensonges ».
2. Ovide, *Métamorphoses*, livre III :
« ... bibit visæ correptus imagine formæ. Spem sine corpore amat, corpus putat esse, quod umbra est... » (*p*).
3. *Epître de Jacques*, II, 7.
4. « La *Magie* s'occupait tout principalement de relever les *architectures et fabriques*, symboles des choses naturelles et civiles. Et ce n'étaient point de pures similitudes (telles qu'elles peuvent apparaître sans doute à des hommes peu perspicaces), mais précisément les uniques et identiques vestiges ou signatures *(vestigia aut signacula)* de la nature imprimés dans des matières et sujets

souliers de bal, ne pourraient supporter un voyage aussi fatigant, laissez-moi vous montrer un chemin de traverse par l'hyperbole [1].

Toi qui déchiras le Ciel, Toi qui descendis, — Toi à l'advenue de qui les montagnes fondent, comme bouillonne une eau brûlante sous la violence du feu, pour que Ton nom soit annoncé parmi ses ennemis qui pourtant se nomment d'après Lui, et pour qu'ayant reçu l'onction, des païens apprennent à trembler devant les prodiges que tu accomplis, et auxquels on ne s'attend pas ! — Fais se lever de nouveaux feux follets en Orient ; fais se réveiller la témérité de ses sages par de nouvelles étoiles, afin qu'ils apportent aussi chez nous tous leurs trésors. La myrrhe, l'encens et leur or, auquel nous tenons plus qu'à leur « magie ». Fais que les rois soient par eux dupés, que la muse philosophique de ces rois s'indigne en vain contre des enfants et contre un enseignement pour enfants, mais que Rachel ne pleure pas en vain (*q*).

Comment avalerons-nous la mort qui est dans le pot, afin de faire que les herbes aient du goût pour les fils des prophètes ? (*r*) Comment apaiserons-nous l'Esprit irrité de l'Ecriture ? « Penses-tu que je veuille manger la chair des bœufs ou boire le sang des boucs ? » (*s*) Ni l'acribie dogmatique des orthodoxes pharisiens, ni l'exubérance poétique des libres esprits sadducéens, ne renouvelleront la mission de l'*Esprit* qui poussa les saints hommes de Dieu à parler et à écrire, à temps et à contre-temps. — Le disciple favori du « Fils unique qui est dans le sein du Père » (*t*) nous l'a annoncé : l'esprit de prophétie vit dans le témoignage du Nom *unique* par lequel seul nous sommes sauvés, et par lequel seul nous pouvons hériter de la promesse de cette vie et de la vie à venir ; — du *Nom* que personne ne connaît, hors Celui qui l'a reçu, afin qu'au nom de Jésus fléchissent les genoux de tous ceux qui sont au ciel, sur terre et sous la terre ; et toutes les langues doivent confesser que Jésus est Christ le Seigneur pour la gloire de Dieu — du Créateur, qui là est loué à jamais ! Amen.

Le témoignage de Jésus est donc l'Esprit de prophétie [2], et le premier signe par lequel il révèle la majesté de sa forme de serviteur, transformant les livres de l'alliance « en un vieux bon vin » (*u*) qui trompe le jugement des gourmets et réconforte le faible estomac des

différents ». *Bacon, De Augm. scient.*, lib. II ; c'est là que Bacon définit la magie comme la science des *consensus* universels des choses, et qu'il pense expliquer par cette lueur le phénomène des Mages à Bethléem.

1. « Je vais encore vous montrer une voie par excellence » [c'est-à-dire « selon l'hyperbole »] 1re *Ep. aux Corinthiens*, XII, 31.

2. *Apocalypse*, XIX, 10.

critiques. « Si tu lis les livres prophétiques sans y comprendre Christ, dit le père de l'Eglise *punique* [1], que trouveras-tu de plus insipide et de plus fade ? Mais si là tu comprends Christ, ce que tu lis non seulement a du goût, mais enivre ».

Mais ici il faut fixer une borne aux esprits sacrilèges et orgueilleux ; « il faut tout d'abord qu'Adam soit mort, avant qu'il supporte cette chose et boive le vin fort. C'est pourquoi prends garde de boire de ce vin, si tu es encore un enfant à la mamelle ; chaque doctrine a sa mesure, son temps, et son âge [2] ».

Après que Dieu se fut épuisé, par la Nature et l'Ecriture, par des créatures et par des voyants, par des raisons et par des figures, par

1. Voir *la Réponse au problème de 'influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, qui a obtenu le prix proposé par l'Académie royale pour l'année 1759, p. 66-67. On peut encore ici conseiller opportunément le livre : *Ars Pun-ica sive Flos linguarum* : *The Art of Punning, or the flower of languages*... by the labour and industry of Tum-Pun-Sibi. 2e édition 1719. Ce savant travail (dont je ne possède, hélas ! qu'un exemplaire défectueux) a pour auteur Swift (...) et commence par une définition logique, physique et morale de l'art du calembour (...) On trouve un exemple de cette vertu artificielle, entre autres de même espèce, dans la *Réponse* que je viens de citer. C'est une comparaison « punique » entre Mahomet le prophète et Augustin le père de l'Eglise, comparaison qui dénonce un amateur « amphibologique » de la poésie, d'imagination mi-enthousiaste mi-scolastique, lequel ne semble pas avoir encore assez longuement appris à pénétrer comme il faut l'usage du langage « figuré », et moins encore à pouvoir faire la preuve d'expériences spirituelles. Le bon évêque parlait hébreu sans le savoir, tout comme le bourgeois gentilhomme faisait de la prose sans le savoir, de même qu'aujourd'hui encore par des questions érudites et les réponses que l'on y fait, on peut trahir sans le savoir la barbarie de son époque et la perfidie de son cœur, et cela au prix de cette vérité profonde : à savoir, que tous sont des *pécheurs* et sont dépourvus de cette *gloire* qui leur est attribuée, tous, le pseudo-prophète arabe aussi bien que le bon pasteur africain et que cette tête brillante (l'auteur de la comparaison que j'aurais dû nommer en premier lieu), à qui il a plu, par des parallèles aussi risibles, de tirer par les cheveux *ces deux confesseurs de la Providence*, conformément à cette théorie de la raison « punique » que professent nos actuels kabbalistes, à qui chaque feuille de figuier offre « une raison suffisante » et chaque « allusion » une « réalisation » (*v*).

2. Ce sont les mots mêmes de notre Luther (dont la lecture d'Augustin a peut-être bien ici corrompu un peu le goût), dans son *Prologue* bien connu à *l'Epître aux Romains*. Je ne cesse de le relire et n'arrive pas plus à m'en fatiguer que de son *Prologue au Psautier*. J'ai cité ici ce passage en recourant à ce qu'on appelle une « accommodation », parce que dans le passage en question Luther parle de « *l'abîme* de la Providence divine », et selon sa louable habitude appuie sur son propos en assurant « qu'à moins de *souffrance*, de *croix* et de *détresses mortelles*, il est impossible de traiter de la Providence sans dommage et sans *courroux intime contre Dieu* » (*w*).

des poètes et par des prophètes ; et après qu'il eut parlé de par son souffle, au soir des jours Il nous a parlé par son Fils — *hier et aujourd'hui* — jusqu'à ce que la promesse de son *avenir* — non plus sous forme de serviteur — soit elle aussi accomplie.

Du Ehrenkönig, Herr Jesu Christ!
Gottes Vaters ewiger Sohn Du bist ;
Der Jungfrauen Leib nicht hast verschmäht[1] (*x*)

On porterait un jugement du blasphème, si l'on voulait traiter de diables stupides nos brillants raisonneurs mondains, qui apprécient le législateur des Juifs à l'égal d'une tête d'âne, et font autant de cas des sentences de leurs maîtres-poètes que de la fiente de colombe. Mais pourtant viendra le « jour du Seigneur », jour du soleil *(Sonntag)*, plus noir que la minuit, dans lequel des flottes invincibles disparaîtront comme une paille. Un couchant de fête et d'ivresse, héraut de l'ultime tempête, si poétique que seul le Seigneur des armées le peut penser et exprimer, foudroiera de son éclat le plus robuste trompette de bataille ; la joie d'Abraham atteindra sa plus haute cime, sa coupe débordera. Les dernières larmes, trésor inestimablement plus précieux que toutes les perles dont pourra s'enorgueillir l'arrogance de la dernière reine d'Egypte ; ces dernières larmes sur le dernier embrasement de Sodome et sur la délivrance du dernier martyr[2], Dieu les essuiera de sa propre main des yeux d'Abraham, le père des croyants !

Ce « jour du Seigneur » qui donne aux chrétiens le courage de prêcher la « mort du Seigneur » manifestera les diables les plus stupides parmi les anges pour lesquels un feu infernal est prêt. Les diables *croient* et *tremblent*, mais vos sens abusés par la malice de votre raison ne tremblent même pas. Vous riez, quand Adam le pécheur étouffe pour une pomme ou Anacréon le sage pour un pépin de raisin. Ne riez vous pas quand des oies défendent le Capitole, et lorsque des corbeaux nourrissent le patriote, dont l'esprit était toute l'artillerie et la cavalerie d'Israël ? (*y*). Vous vous félicitez secrètement de votre aveuglement, lorsqu'un Dieu sur la Croix est regardé parmi les malfaiteurs, et lorsqu'une abomination à Genève ou à Rome, à l'opéra ou à la mosquée, reçoit les honneurs de l'apothéose et de la coloquintose.

Pinge duos angues! pueri, sacer est locus ; extra
Meiite : discedo... Perse.

1. Le lecteur recueilli complètera lui-même la fin de ce choral. Ma mémoire m'abandonne par pur caprice, *Semper ad eventum... et quæ desperat... relinquit* (*x*).
2. 2e *Epître de Pierre*, II, 8.

Le jour de naissance d'un génie est, comme à l'habitude, accompagné par la célébration du martyre d'enfants innocents. Qu'on me permette de comparer ici la *rime* et le *mètre* à des enfants innocents qui au-dessus de notre toute récente poésie semblent exposés à la menace d'un danger mortel.

Si la *rime* appartient à l'espèce de la *paronomase* (*z*), son origine doit être aussi ancienne que la nature du langage et de nos représentations sensibles. Celui à qui le « joug de la rime » pèse trop lourd, n'est pas encore autorisé par là à en persécuter le talent. Le « célibataire » aurait sinon donné à cette plume légère autant de motifs pour un écrit aiguisé, que Platon pouvait en avoir d'immortaliser le trait d'Aristophane dans le « Banquet » ou Scarron le sien propre par un sonnet.

La libre construction que s'est permise Klopstok, ce grand restaurateur du chant lyrique, n'est peut-être bien qu'un « archaïsme », qui imite avec bonheur le mécanisme énigmatique de la poésie sacrée des Hébreux, dans laquelle selon l'observation aiguë des critiques les plus consciencieux de notre époque[1], on ne perçoit rien de plus qu' « une prose technique résolue dans toutes les petites parties de ses périodes, dont on peut considérer chacune comme un vers isolé d'un mètre particulier ; et les méditations ou sentiments des poètes les plus anciens et les plus sacrés semblent s'être ordonnés d'eux-mêmes » (peut-être bien par le même hasard que les atomes d'Epicure !) « en lignes symétriques, qui sont d'une harmonie parfaite bien qu'elles n'aient aucune mesure (proposée ni ayant force de loi) ».

Le mètre *monotonique* d'Homère devrait du moins nous paraître aussi paradoxal que la liberté du Pindare allemand[2]. Mon admiration

1. Cf. la 3e des *Prælectiones* de Lowth, et la 21e lettre de la 3e partie des *Briefe die neueste Litteratur betreffend*.
2. Ne serait-il pas comique que M. Klopstock voulût bien indiquer à son typographe, ou à une *Margot la Ravaudeuse* telle qu'est la muse du Philologue, les raisons pour lesquelles il fait imprimer en lignes détachées ses sentiments poétiques, lesquels ont pour objet, aux yeux du vulgaire, les *qualitates occultas*, mais en langage courtois s'appellent sentiments *par excellence* ? Sans faire acception de mon patois, je serais tout disposé à reconnaître la prose de M. Klopstock pour un modèle de perfection classique. Sur de petites preuves, j'accorde à cet auteur une connaissance si profonde de sa langue maternelle, particulièrement de sa prosodie, que son mètre musical doit apparaître à un poète fuyant la banalité, comme la robe de fête allant le mieux à la poésie lyrique. — Je distingue entre les compositions originales de notre Assaph et ses variations sur les vieux chorals de notre église ; je les distingue même de son épopée, dont l'histoire est bien connue, et qui, sans lui ressembler tout à fait, n'en a pas moins un profil commun avec celle de Milton.

ou mon ignorance de la cause d'un même mètre persistant dans le poète grec, a été tempérée lors d'un voyage en Courlande et en Livonie. Certaines régions existent dans ces pays, où l'on entend chanter la population lettonne ou non-allemande durant tout son travail, mais rien qu'une cadence de quelques tons qui a assez de ressemblance avec un « mètre ». Si un poète devait surgir parmi eux, il serait tout naturel que tous ses vers fussent taillés d'après cette mesure de leurs voix. Il faudrait trop de temps pour placer ce petit détail dans sa vraie lumière, le comparer avec plusieurs autres phénomènes, en suivre la cause et en développer les conséquences fécondes...

Jam satis terris nivis atque dirae
Grandinis misit Pater... Horace.

Apostille.

En ma qualité de plus ancien lecteur de cette rhapsodie en prose kabbalistique, je me vois, en vertu du droit d'aînesse, obligé de laisser à mes jeunes frères qui viendront après moi, un exemple encore de jugement miséricordieux.

Tout dans cette « Noix esthétique » donne un goût de vanité — « de vanité des vanités » (*aa*). — Le *Rhapsode* [1] a lu, examiné, sondé ; il a cherché et trouvé des paroles agréables, citées fidèlement (*cc*) ; semblable à un vaisseau marchand, il est allé quérir sa nourriture au large et l'a fait venir de loin. Il a assemblé en les comptant phrase par phrase, ainsi qu'on additionne des javelots sur un champ de bataille ; il a tiré au compas ses « figures », ainsi qu'on mesure les crochets pour dresser une tente. Au lieu de crochets et de javelines il a eu affaire aux petits maîtres et aux pédants de son époque*** et... il a écrit des obélisques et des astérisques [2].

Ecoutons maintenant ce qui est la *somme totale* de sa nouvelle esthétique, laquelle est aussi la plus ancienne :

« *Craignez Dieu et donnez-lui la gloire, car le temps de son jugement est venu, et adorez Celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les sources d'eau* ».

1. « Les Rhapsodes sont les herméneutes d'herméneutes. » Socrate dans le *Ion* de Platon (*bb*).

2. Un habile usage de ces signes massorétiques pourrait aussi bien servir ici à rajeunir les *Écrits de Salomon*, que la méthode des §§ et des tableaux appliquée par l'un de nos plus récents exégètes à deux épîtres de Paul (*dd*).

NOTES DU TRADUCTEUR

a. Les deux passages de la Bible sont cités en épigraphe et dans le texte hébreu. Les mots soulignés dans la citation d'Horace l'ont été par Hamann.

b. Ce salut ironique s'adresse au célèbre philologue et orientaliste Johann David Michaelis († 1791) et fait allusion à son livre sur les moyens de comprendre et de restituer la langue morte des Hébreux (1747). Hamann reconnaissait que c'était sans doute une forteresse d'érudition, mais « à quoi bon, dit-il, une forteresse si l'on y meurt de faim ? » C'est contre ces forteresses que le philologue Hamann part en croisade.

c. Texte du *Cratyle* cité en grec par Hamann. On a reproduit ici la traduction de la collection Guillaume Budé (396 d-e et 407 d).

d. *Phèdre*, 275 b. *Ibid.*

e. Ce passage est une allusion aux Fables de Lessing.

f. Placé comme une « noix » entre le ciel et l'enfer, entre les vivants et les morts, telle est la situation du rhapsode et de son *Æsthetica*. C'est cette situation « entre-deux » qui manifeste l'Histoire comme prophétie (cf. *infra*) et qui comprend le passé par l'avenir.

g. C'est le philosophe Moïse Mendelssohn qui est visé par cette adresse.

h. Manière un peu solennelle de désigner la voiture postale.

i. L'objet de cette attente est la seconde partie du livre de Robert Lowth, cité plus haut.

j. George Benson, théologien anglais († 1762). Toute cette note de Hamann est d'une portée capitale pour sa compréhension de l'*Histoire*. Se proclamer historien critique, chercher l'unique sens *littéral et historique* de textes tels que ceux de la Bible, soit ! Mais qu'est-ce qui constitue comme tel, un sens « littéral » ? Est-ce une évidence toute faite ? Ce sens littéral est révélé à la Foi de ceux qui ont cru et souffert dans les mystères ainsi annoncés, mais l'*Histoire* universelle, analysant les « phénomènes historiques », peut-elle nous donner des renseignements sur cette Histoire advenant par la Foi ? La position de Hamann est ici celle de Luther : le sens littéral *est* le sens *prophétique*, et c'est pour cela qu'il est le seul sens *historique*. Ce n'est point affaire d'érudition pure, mais la « clef du ciel et de l'enfer », ce pour quoi le rhapsode est placé comme une « noix » entre les vivants et les morts. C'est par la peur de l'Esprit, par la fuite dans la positivité pure, que l'historien critique massacre le sens littéral, bien qu'il prétende le rechercher seul, et parce que ce sens est à la fois *un* et *multiple*. La suite du texte montrera toute la cohérence des allusions de Hamann.

k. Bengel († 1752), célèbre théologien de l'école du Würtemberg. Il n'a pas été sans influence sur Œtinger, le « Mage du Sud » († 1782), disciple de Bœhme et de Swedenborg.

l. *Ion*, 539 e.

m. Le texte est cité par Hamann d'après l'édition de Joh. Chr. Wolf. Cf. Photius, patriarche de Constantinople, *Amphilochia, sive in sacras litteras et quæstiones diatribæ*, ap. Migne, *Patrologia græca*, t. 101, col. 1151-1154.

n. *Phèdre* 275 b. Trad. de la coll. Guillaume Budé. Ce texte fait suite au passage cité plus haut ; Socrate vient d'exposer à Phèdre l'invention des caractères de l'écriture par le roi Theut. On remarquera comment la citation vient renforcer le contraste institué par Hamann dans son texte : deux modes de connaissance, l'un laissant « se nommer » l'existant dans son être originel ; l'autre enquêtant sur les circonstances et les moyens, aveuglant la « révélation » primitive de l'Etre ou plutôt se rendant aveugle pour elle : simple information sur la *lettre morte*.

o. Ce passage vise quelque chose de plus profond qu'une querelle des Anciens et des Modernes comme l'ont cru quelques interprètes bornant leur souci aux problèmes d'histoire littéraire. Hamann prolonge ici la discussion dont le nom de Benson n'était que l'occasion. (cf. note *j*). La connaissance historique courante, en se limitant au sens *littéral* (hypothèse qu'elle transforme en thèse) n'opère que par la « mémoire », se promène dans un champ des morts ; franchirait-elle les limites de l'antiquité gréco-romaine, elle ne palperait encore que des ossements. Cette « contradiction maudite » qui frappe les « Livres symboliques » — c'est-à-dire les livres contenant les « Symboles », les confessions de foi des communautés chrétiennes — tient selon Hamann à ceci : qu'il y est fait mention d'un passé de promesses, et que pourtant trop de gens n'en parlent que par une foi *historique*, une foi *morte*.

Devançant l'évocation commencée ici, un autre écrit, le VII[e] des *Croisades du Philologue*, dans l'édition de Roth, intitulé *Epîtres hellénistiques*, précise cette vision de l'Histoire, qui obsède Hamann. Il y fait appel à la célèbre vision d'Ezéchiel (chap. 37) : « Je préfèrerai prendre l'anatomie comme clef du Γνῶθι σεαυτον, que de chercher dans nos squelettes historiques l'art de vivre et de" gouverner, comme on a prétendu me le raconter dans ma jeunesse. Voilà pourquoi le champ de l'histoire m'est toujours apparu comme cette vallée immense qui était remplie d'ossements, et voici : ils étaient complètement desséchés. Personne d'autre qu'un *prophète* ne peut prophétiser sur ces ossements qu'il leur viendra des nerfs, qu'il va croître sur eux de la chair et qu'ils se couvriront de peau... Il n'y a encore en eux aucun souffle, jusqu à ce que le prophète prophétise et parle à l'esprit, jusqu'à ce qu'il parle à l'esprit la parole du Seigneur ». (éd. Roth, II, 218).

p. Narcisse ne détenant qu'une ombre, sa propre image, typifie donc pour Hamann le cas de l'historien, son « narcissisme ». La comparaison lui tient à cœur, puisqu'il prend la peine de citer tout au long une quarantaine de vers de ce passage d'Ovide. On s'est borné ici à reproduire les deux premiers vers de la citation.

q. Cf. *Matthieu*, II, 16-18.

r. Cf. I[er] *Livre des Rois*, IV, 38-41.

s. Cf. I[er] *Livre de Samuel*, XV, 22.

t. *Evangile de Jean*, I, 18.

u. Cf. *ibid*., II, 6-10.

v. Sauf quelques coupures sans importance, on a tenu à maintenir ici cette longue note de Hamann, car elle est tout à fait dans sa manière. L'art du calembour (*to pun*) évoqué par la désignation de S. Augustin comme père de l'Eglise *punique*, voilà précisément ce qui l'amène à dénoncer le calembour commis par un lauréat d'Académie, sous prétexte scientifique. Mais la note s'achève sur une réflexion fort sérieuse ; une attaque contre le principe de « raison suffisante », souverain en logique, et au nom duquel on se permet sérieusement toutes sortes de calembours. A la source, l'oubli de cette vérité : l'*insuffisance* de toute raison, l'homme n'étant jamais justifié, fondé ni glorifié en vertu de *ses* œuvres ou de *ses* mérites. Et voilà préparée la citation de Luther qui va paraître à la page suivante.

w. Cf. Martin Luther, *Œuvres choisies*, éd. Georg Merz, t. VI, p. 196, Münich, 1934.

x. Et ceci aussi est tout Hamann : l'émotion croissante du « rhapsode » n'a plus d'autre issue qu'une issue musicale. Après la mort d'Adam, le discours où Dieu s'épuise au soir des jours, la période s'achève en un choral. Ce choral de l'Eglise luthérienne, n'est autre que le *Te Deum* latin *(Tu, rex gloriae, Christe ; Tu Patris sempiternus es Filius, Non horruisti virginis uterum)*.

y. Cf. 2[e] *Livre des Rois*, II, 12.

z. Cf. Lowth, *Praelectiones*, XV. (Note de l'éditeur Roth).

aa. *Ecclésiaste*, XII, 10.

bb. *Ion*, 535 a.

cc. *Ecclésiaste*, XII, 11-12.

dd. Dernier trait destiné à ridiculiser une tentative d'Eberhard, prédicateur de la cour. Dans le texte de Hamann, les appels de note sont marqués non par des nombres, mais par des *astérisques*.